

Terme et théorie: de la linguistique et de la traduction /  
André Roman. — Extrait de : Revue des lettres et de  
traduction. — N° 5 (1999), pp. 127-151.

I. linguistique. II. Traduction. III. Traduction — Etude et  
enseignement.

PER L1037 / FL70592P

# TERME ET THÉORIE: DE LA LINGUISTIQUE ET DE LA TRADUCTION

André ROMAN  
CRTT - Université Lumière - Lyon III

*«'Tis but thy name that is my enemy:  
Thou art thyself, though not a montague.  
What's montague? It is nor hand nor foot  
Nor arm nor face nor any other part  
Belonging to a man. O be some other name.  
What's in a name? That which we call a rose  
By any other word would smell as sweet»<sup>1</sup>*

## I- INTRODUCTION

«l'observation est banale que le hasard est, dans la parole, impraticable. Il faut donc une parole convenue. Cette parole convenue est nécessairement structurée.

Hors structuration il faudrait pour chaque expérience du monde, singulière, un «nom propre» qui la verbalise. Chaque expérience différente devrait donc recevoir un nom différent. La relation entre chaque expérience et son nom serait donc une application identique<sup>2</sup>. Cela n'est possible que dans l'hypothèse de la seule reconnaissance

---

(1) Juliet (W. Shakespeare, *Romeo and Juliet*, Acte II, scène 2).

(2) «On appelle application identique d'un ensemble A, l'application de A dans A qui, à tout élément x de A, fait correspondre cet élément lui-même».

d'un nombre limité d'expériences, utiles, mémorisées. Cela n'est possible que dans l'ignorance, contrainte, des autres expériences. Cette expression réduite est sans doute celle des animaux.

Remarquablement, toute unité représentée par une application identique, c'est-à-dire toute unité représentée comme bouclant sur elle-même, est donnée hors du temps»<sup>3</sup>.

L'application identique est unaire.

La première combinatoire possible est binaire.

Elle a donc été, *naturellement*, la combinatoire de l'ancêtre de l'homme quand il est devenu capable de combinatoire.

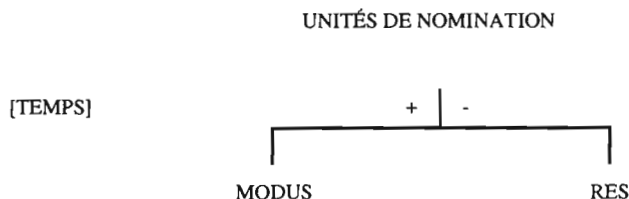
La combinatoire binaire ouvre à l'homme le temps et la langue<sup>4</sup>, lui donnant ainsi une prise sur le monde autrement insaisissable. Cette procédure, ouverte sur toutes les oppositions qu'elle implique, est son *ars inveniendi*<sup>5</sup>.

Ainsi l'homme ne parle pas au hasard, et la seule parole qu'il puisse parler, qui ne soit point livrée au hasard, est, nécessairement, une parole binaire<sup>6</sup>.

\*

- 
- (3) A. Roman, «Le temps dans la langue et la culture d'Arabie et d'Islam», à paraître in *Bulletin d'Études Orientales*, Institut Français d'Études arabes de Damas, Damas. Evidemment, la phrase réalisée par une application identique, c'est-à-dire la phrase onomatopée, peut être par la translation située dans le temps; mais elle est alors remployée comme un constituant dans une phrase structurée. Exemple dans le verset XVII/23: /fa la: taqul la huma: ?uf:in/, «ne leur dis pas: "Fi"!»,
- (4) Cette combinatoire, binaire, devait déterminer chaque langue comme un «système de systèmes», fait de quatre systèmes interdépendants, de phonèmes, de syllabes, de nomination, de communication.
- (5) L'homme aura donc inventé ses langues par le même *modus operandi* par lequel il inventait le monde.
- (6) Cf. E. Benveniste E., 1974, *problèmes de linguistique générale* (Paris, Gallimard, NRF, vol. II), chap. XV (repris des actes du XIIIe congrès des Sociétés de Philosophie de langue française, 1966, Genève), p. 223: «Les oppositions sémiotiques sont de type binaire. La binarité me paraît être la caractéristique sémiologique par excellence, dans la langue d'abord, puis dans tous les systèmes de comportement nés au sein de la vie sociale et relevant d'une analyse sémiologique».

L'homme, «inventeur de combinatoire», a découvert ou fabriqué dans son monde certaines entités. Et, du même mouvement, il les a nommées, semble-t-il, soit par des unités de nomination entrant dans le temps - exemple: «vivre» -, soit, complémentirement, par des unités de nomination n'entrant pas dans le temps, exemple: «homme»<sup>7</sup>. Ces unités, *modus* et *res*, sont présentées dans l'arbre ci-dessous:



L'homme vit dans le temps et l'espace.

L'espace est indissociable du temps. L'homme aura reconnu l'espace, mais sans pouvoir le *signifier* systématiquement dans ses langues. Les coordonnées trop nombreuses de l'espace débordent les canaux binaires des systèmes de nomination possibles.

En revanche, le système de nomination a produit des «noms de lieu».

Deux sont remarquables. Le premier de ces noms de lieu remarquables nomme une étendue vague. En arabe, cette étendue vague, ce lieu général, est dénoté par la racine  $\sqrt{n}$ , le *tanwîn* de la tradition. Le deuxième nom de lieu remarquable nomme un seul point, distingué entre tous, particulier, qui est situé régulièrement par rapport à «je». En arabe ce point particulier est dénoté par /huna:/, «ici», qui est construit sur la racine  $\sqrt{n}$  du lieu général et la racine  $\sqrt{?}$  de «je»<sup>8</sup>, et par

(7) Cependant les «noms» de certaines *res* disent le temps; exemple tunisien repris des «notes lexicographiques» de G. Boris (in *Institut des Belles Lettres arabes*, Tunis, n° 53, 1951, p. 61-72): les chameaux du premier semestre, du deuxième semestre, des deuxième, troisième, quatrième, cinquième, sixième, septième, huitième, neuvième, dixième, onzième années, le «vieux chameau», reçoivent des noms différents.

(8) Dans /huna:/, /h/ est le successeur de  $\sqrt{c}$ , signifiant primitif de l'unité de représentation; /n/ est le signifiant du lieu général; /a:/ est le successeur, phonétiquement conditionné, de

/huna:ka/, «là», qui est construit, contre «je», sur cette même racine  $\sqrt{n}$  et la racine,  $\sqrt{k}$ , de «tu»<sup>9</sup>.

Les autres noms de lieu sont des noms communs, «montagne», «plaine»...

Le système de communication reçoit dans ses phrases tous ces compléments de lieu comme des «compléments» rapportés par des «prépositions de lieu»<sup>10</sup>.

Ces noms de lieu sont des noms «concrets». Les «noms concrets», qui ne sont pas des noms de lieu, cependant impliquent et figurent l'espace.

Le «nom commun» primitif n'a pas été détaché de l'espace. Il était concret. Ou, plutôt, son caractère concret ainsi désigné, par hypallage, est apparu quand l'homme a inventé des entités abstraites, des entités détachées de l'espace et par là-même du temps, à partir donc, chaque fois, d'une unité de nomination systématiquement située dans le temps<sup>11</sup>. Mais ce *modus* réifié, ce nouveau nom, reconnu comme le

---

/a?/, où /?/ Est le signifiant encore vivant de la première personne, ici réemployé comme une *modalité de proximité*; /u/ est une voyelle syntagmatique au timbre conditionné (par /n/). Ces transformations sont visualisées dans le schéma suivant:

↓	/ *c	(v)	n	*?(v)/
	/ h	u	n	*? a /
	/ h	u	n	a: /

Cf. L'anecdote rapportée par k. Bühler, in *Sprachtheorie* (Jena, Fisher, 1934/Stuttgart-New York, Fisher, 1982), p. 110: «ich weiß von einem deutschen Kinde zu berichten, das in dem Stadium, wo es sich um die Rezeption und richtige Verwendung des ich-Wortes bemühte und in einer Situation, wo es wieder einmal hier ou ich verwechselt hatte und von dem erwachsenen Gesprächspartner lachend korrigiert worden war, ärgerlich diese Schrulle der Erwachsenen abwie».

- (9) Certaines langues, le latin, distinguent, face au lieu de «je», *hic*, le lieu de «tu», *iste*, et le lieu de «il», *ille*.
- (10) Cependant le système de nomination a aussi produit des «noms de temps»: «heure», «jour», «mois»..., que le système de communication reçoit aussi comme des «compléments». Les «noms de temps» ont suppléé les insuffisances des conjugaisons.
- (11) Les unités de la langue, données par sa systématique comme entrant dans le temps, reçoivent ici le terme de *modus*. Celles qui sont données comme étrangères au temps

nom d'une entité n'occupant aucun espace, ce nouveau venu, qui sera désigné comme un «nom abstrait», par la même hypallage, n'a pas été signifié comme tel par un nouveau morphème: la langue, pour le discriminer n'a inventé aucun morphème dénotant l'absence de l'espace dans les entités nommées par ces noms.

\*

Le système de nomination de chacune des langues humaines s'est construit, semble-t-il, au cours d'un temps immémorial, soit sur des racines de consonnes<sup>12</sup>, soit sur des racines de voyelles<sup>13</sup>, soit sur des racines de syllabes<sup>14</sup>, c'est-à-dire sur l'une ou l'autre des trois seules *materia prima* disponibles. Ces différents systèmes de nomination restent, jusque dans l'apogée de leurs ressources, des systèmes restreints<sup>15</sup>. De fait, le monde entre dans la langue par la porte, étroite, des racines qui accueillent, en les réduisant, forcément, à l'extrême, ses entités singulières, la «montagne», la «plaine»... et aussi par les lucarnes de quelques modalités, qui sont des représentations naïves de

---

reçoivent ici le terme de *res*. En arabe, dans le schème /faʕul/, du *modus* infinitif (le *masdar* de la tradition), /u/ était le signifiant de la modalité d'*agentivité nulle*. La disparition de cette modalité a transformé la schème /faʕul/ en la chaîne /fuʕəl/, asystématique. Ainsi /ʕanuʔ/ dénotait le «fait de détester (par tempérament)»; ce *modus* infinitif avait donc pour sujet un certain vivant déclaré par le locuteur; si celui-ci voulait attribuer à son expression une valeur générale, il lui donnait un sujet général, par exemple, «les hommes»; puis /ʕanuʔ/. En devenant, /ʕunʔ/, a signifié la «détestation», abstraitement. C'est à partir de *modus* que la langue arabe s'est donné des noms abstraits. Elle les a réalisés en combinant des *res* et deux racines monoconsonantiques: la première, \*ʕ (> /j:/), du *modus* «être», constitue le *modus* auquel est raboutée la seconde racine, ʕm (> /t/), de la *res* générale. Exemples: /ʔana: - ni + j: - a + t/, «égoïsme» (< /ʔana: - ni + j:/, «égoïste», étymologiquement «être je», < /ʔana:/, «je»); /kaləb - i + j: - a + t/, «cynisme» (< /kaləb - i + j:/, «cynique», étymologiquement «être chien», < /kaləb/, «chien»); /masʔu:l - i + j: - a + t/, «responsabilité» (< /masʔu:l - i + j:/, «(qui peut être) questionné», < /masʔu:l/, «questionné»).

(12) C'est le cas des langues sémitiques.

(13) C'est le cas des langues à tons.

(14) C'est le cas des langues indo-européennes.

(15) Le titre provocant, «des "chaises" que l'on veut néanmoins appeler chaises», de G. Kleiber, in *La sémantique du prototype - Catégories et sens lexical* (Paris, PUF, 1990, *linguistique nouvelle*), p. 138.

ses entités universelles<sup>16</sup>: le temps, la vie<sup>17</sup>. Les trames de sens que croise la vie individuelle de chaque homme et celles que croise sa vie collective, ces trames de sens, connotations ou textes, la langue, saturée, s'en décharge, toujours, sur la mémoire individuelle ou collective.

Aucun système de nomination ne pouvait donner une mémoire étendue aux «mots». La mémoire vécue est à la charge des syntagmes, des phrases, des textes, et non pas des «mots».

En conséquence, de par lui-même, un «mot» n'a aucun âge. Ou plutôt il est daté, avec imprécision, *extrinsèquement*, par les phonèmes qui le composent et, avec une précision variable, par les textes où il apparaît. Ce sont les textes qui manifestent vivante ou morte telle ou telle de ses modalités originelles<sup>18</sup>.

Le déficit de mémoire des mots, du fait de la densité de leurs racines et de l'indigence de leurs modalités, a conduit, nécessairement, à leur ralliement autour de leurs racines communes, leur premier point de rencontre, et, plus largement, dans le cadre des expériences communes qu'ils nomment. Le «champ sémantique» ainsi constitué, puisqu'il relève, largement, du vécu, ne peut être que flou dans ses contours et ses composantes. Ce champ sémantique et référentiel est, de ce fait, en disjonction avec le système de la langue<sup>19</sup>. Le système de nomination, alors, a joué son rôle. «il a passé la main».

---

(16) Naïvement, une entité peut être perçue comme universelle si elle est toujours présente. Sa présence constante implique sa présence partout. L'universalité ainsi entendue lie le temps et l'espace, indiscutablement. Et elle n'implique avec l'espace et le temps que la vie, qui naît du temps, qui est avec le mouvement dans l'espace l'autre mesure du temps. Seuls le temps et la vie sont signifiés par des modalités; l'espace n'est jamais signifié que par des «noms».

(17) Les modalités de temps constituent les conjugaisons. La modalité de vie a été réalisée en langue comme une modalité d'«animéité».

(18) Ainsi la langue arabe a perdu ses modalités d'«animéité», d'«agentivité»... Voir A. Roman, «L'arborescence des concepts constitutifs de la langue arabe dans son devenir et son histoire», in *Abhāt lisāniyya*, vol. I, n°1, Rabat, 1996, pp. 61-118.

(19) Cf. G. Granger, «L'organisation du sens» (*Essai d'une philosophie du style*, Paris, A. Colin, 1968), pp. 169-186, qui conclut: «[La sémantique] est particulièrement sensible au travail qu'exercent les hommes en faisant usage de leur langue pour interpréter l'expérience». Et G. Mounin, *les problèmes théoriques de la traduction* (Paris, Gallimard, 1963, NRF), le chapitre VI.

## II- LES NOMS

### A- Le «nom propre»

Le «nom propre» est un nom généalogique. Il s'inscrit sur un arbre unaire, réduit à son tronc. Chaque homme nommé est seul à un niveau de cet arbre<sup>20</sup>.

Le «nom propre» est la seule application identique du système de nomination de la langue<sup>21</sup>.

Le nom propre est, évidemment, un nom de l'homme. Il est le seul nom du sang.

Le nom commun est un certain nom du monde, et, déjà un nom du savoir.

### B- Le «nom commun»

Le «nom commun» est le nom d'une entité qui, dans le cas des *naturalia* a été abstraite d'entités multiples.

L'appréhension de l'entité naturelle nommée par un nom commun est pragmatique. Elle se fait par la reconnaissance naïve de couples d'entités que l'Homme est porté à distinguer.

Le nom commun est un «nom naïf»<sup>22</sup>.

Aussi le «nom commun» est-il, à la différence du «nom propre» et de tel ou tel «nom savant», un nom approximatif: il s'inscrit dans un champ sémantique et référentiel où il trouve ses contours spécifiques<sup>23</sup>.

(20) Le frère ou la sœur sera sur un arbre parallèle, différent uniquement par son propre nom, qui le séparera de cet autre arbre. F. Rastier, dans *Sémantique et recherches cognitives* (Paris, PUF, 1991), rappelle, p. 217, qu'au début du siècle les associationnistes, notamment Thumb et Marbe, avaient noté que la réponse à  *fils*  était généralement  *père* , plus rarement  *fille* , et jamais  *frère*  ou  *oncle* .

(21) L'autre application identique de la langue est réalisée par le système de communication dans ses phrases absolues. Exemple (repris *infra*): /ʔal:a:h-ul/, «Allâh.». La *res* attestée n'est qu'elle-même; elle s'autodétermine. Hors système, les onomatopées, phrases ou noms, sont des applications identiques.

(22) Le nom, évidemment, ne saisit pas l'identité du nommé.

(23) Voir Gross G. Et Clas A. (1997): «Synonymie, polysémie et classes d'objets», *Meta*, XLII/1, pp. 147-154.



Concrets ou abstraits, les noms des *naturalia* apparaissent comme des noms hérités.

Dans le cas des *artificialia*, le nom est créé, idéalement, normalement, avec la première entité manufacturée par l'homme. Elle est alors unique. Mais ce nom d'une entité unique, qui restera unique pendant un temps, n'est pas un nom propre<sup>24</sup>.

Le nom commun, s'il est d'une *res*, dès lors même qu'il est abstrait d'une certaine collection de ces *res*, implique le nombre. Le nombre se développe à partir du nom commun et du nom commun seul<sup>25</sup>.

C'est un nom abstrait qui, en terminologie, représentera éventuellement le *modus*. En effet, comme il n'existe que par une *res*, son agent, ou dans une *res*, son lieu, le *modus*, ne saurait être un terme.

Le verbe qui dénote un processus n'est qu'une commodité contrainte d'expression; ainsi pour donner un exemple simple: «développer une pellicule», c'est en «réaliser le développement». Le verbe employé tient lieu, commodément, d'une sorte de pro-verbe de

---

(24) Le terme, comme il est créé en adéquation avec l'entité nouvelle qu'il nomme, peut apparaître, par là, en raison de sa «propriété», proche du nom propre qu'il n'est pas. Cependant sa proximité apparente avec le nom propre fait que, souvent, il est donné dans les lexiques avec l'article défini. En fait, le nom d'une entité unique, naturelle ou artificielle, n'est pas un nom propre. Le nom du soleil, s'il est vu comme unique dans telle cosmogonie, ne deviendra un nom propre que si le soleil est imaginé comme un être anthropomorphe.

(25) Les unités de nomination générale ou banale, qui ne désignent jamais qu'une entité qui est soit unique, tour à tour, dans chacune de ses occurrences - exemple «je» -, soit montrée comme unique, tour à tour, dans chacune de ses occurrences - exemple «ce» -, soit encore nommée vaguement, exemples tel «pronom interrogatif» ou le *modus* «être», comme elles se prêtent, tour à tour, à chacune de ses réalisations sont étrangères au nombre dont elles ne reçoivent les marques, éventuellement, que par le fait de l'accord. Ainsi «nous», idéalement, sera dit par un signifiant irréductible au signifiant de «je». De même l'autre *res* banale, hors «je» et «tu», saisie par l'ostension, et qui, de ce fait, apparaît comme le véritable partenaire de «je» et de «tu», c'est-à-dire comme la «non personne» que «il», qui est la «personne délocutive», ne peut pas être. En arabe, /da:/, «ce», de racine √t, et son pluriel, /ʔu(:)la:(ʔi)/, de racine √l, seraient des réalisations de cette autre «personne ontique», à côté de «je» et de «tu». Il est remarquable que la langue arabe a employé ses ressources en racines pour distinguer «je» de «nous» mais non pas pour distinguer «tu» de «vous» où la différence des racines sert à signifier la différence des cas. Quant au *modus*, il n'est susceptible que de l'itération.

l'expérience, de sens général, «réaliser», et de l'unité de nomination abstraite, précise, le terme.

Si le nom commun est une certaine expression d'un savoir naïf, le terme, lui, est un nom gagné par l'intelligence de l'homme sur sa naïveté, un nom de la technique ou de la science.

### C- Le «terme»

Quand le terme est le nom d'un artefact, cet artefact est soit le produit d'un métier, soit le produit, différemment élaboré, d'une réflexion conceptuelle.

Ainsi les deux outils traditionnels des oasis sont une sorte de houe, pour travailler la terre autour du palmier et pour conduire l'eau jusqu'à sa cuvette, et une sorte de faucille pour la taille du palmier et des régimes. Ces deux outils sont évidemment nés de l'expérience. La langue tunisienne les nomme l'un, /mashat/, et l'autre, /manzal/, au moyen de la forme /mafcal/ réemployée comme un nom d'instrument. Cependant ce nom d'instrument ne les identifie aucunement; et même la fabrication de leurs sens à partir de la mise en forme de leurs racines dans ce schème ne se laisse guère appréhender<sup>26</sup>.

Quand le terme est le nom d'un produit conçu théoriquement, sa forme linguistique, même typée, ne dit que fort peu de choses. Ainsi «moteur» peut être nommé en arabe, par ce même «mot», emprunté, /mu:tu:r/, ou par un *modus* d'action, /muhar:ik/, «[ce qui] met en mouvement»; /muhar:ik/ et «moteur» disent donc la même chose, à peu près rien.

Il faut un texte pour dire le moteur ou un plan qui prendra le relais du texte.

Cependant, parfois, le système de nomination d'une langue<sup>27</sup>, peut

(26) M. Beaussier ne donne dans son *Dictionnaire pratique arabe-français* ([1887] nouvelle éd. M. Mohamed Ben Cheneb, Alger, Carbonel, 1931) pour le verbe /masaha/ que les sens «essuyer, frotter»; /mashat/ signifie aussi «planchette de maçon»; et il ne rapporte, avec /manzal/, aucun verbe de racine √n-z-l.

(27) À la condition que son système de nomination se soit établi sur des racines de syllabes.

se développer, par des affixes, parallèlement à une première structuration référentielle. Cela semble être le cas, notamment, de certains des termes de la chimie. Mais la structure d'un atome sera, ici encore, déclarée par une formule, un schéma.

Autrement, le terme est le nom d'un concept, c'est-à-dire d'une entité abstraite, étrangère au temps qui s'inscrit sur un arbre particulier, un arbre conceptuel, binaire<sup>28</sup>.

L'arbre binaire commence dans une origine imaginée par hypothèse. Il se divise, dès cette origine, en deux branches que diviseront, éventuellement, en d'autres branches, les oppositions qui pourront être greffées sur l'arbre.

Les termes sont les noms de l'origine et des embranchements ainsi déterminés<sup>29</sup>.

Exemples pris dans la langue arabe, l'expression, hors racines, de l'aspect et l'expression, par des racines monoconsonantiques, du *modus* «être».

### 1- L'expression de l'aspect

Le morphème immanquable qui dit le temps est en arabe, dans les langues sémitiques anciennes en général, un certain morphème, l'«aspect», qui détermine le déroulement du *modus* non pas extrinsèquement en le datant par référence à une donnée temporelle,

---

(28) F. Rastier, *op. Cit.*, p. 126, définit ainsi le «concept»: «un concept est un sémème construit, dont la définition est stabilisée par les normes d'une discipline, de telle façon que ses occurrences soient identiques à son type. La validité conventionnelle de ces normes disciplinaires permet la traduction des concepts, qui échappent de ce fait à la variété des langues comme à la diversité des contextes». Cf. J.-B. Grize, *Logique et langage* (Paris, Ophrys, 1990), à l'Index; J. Goudet, «La non coïncidence des concepts et des signifiés» (dans *Annales de l'Université Jean Moulin, Série Institut des Langues*, I, 1975, pp. 83-92). Quant au nom «notion», il pourrait dénoter une appréhension plus ou moins aboutie d'un «concept».

(29) Différemment de F. Rastier, selon qui, *op. Cit.*, p. 128: «les réseaux sémantiques ne seraient pas constitués de concepts reliés par des liens sémantiques, mais de contenus linguistiques reliés par des liens conceptuels».

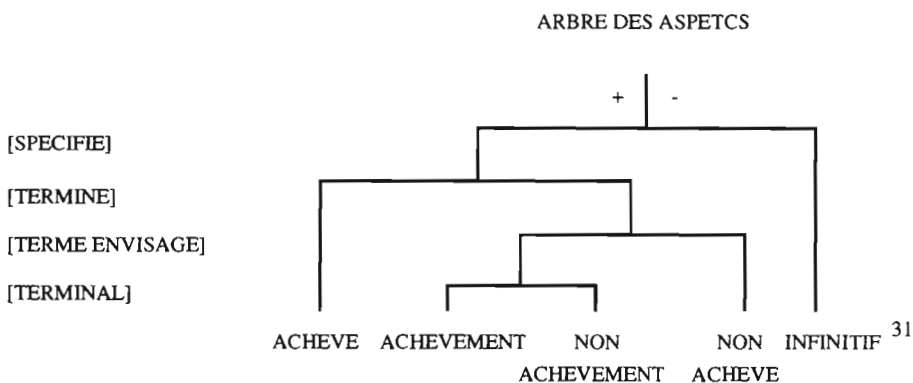
qui serait une autre entité que lui, mais en représentant son déroulement propre, intrinsèquement, par auto-référence.

La langue arabe a constitué ses modalités aspectuelles sur une triple opposition:

- l'opposition [spécifié] vs [non spécifié], qui traverse toute la langue<sup>30</sup>, qui distingue ici les *modus* infinitifs, de déroulement «monotone»;
- l'opposition [achevé] vs [non achevé], qui distingue entre eux les *modus* personnels qui forment les verbes;
- l'opposition [achèvement] vs [non achèvement], qui distingue entre eux les *modus* non personnels.

L'*achevé* est impliqué par le passé, qui termine le *modus*; le *modus* non passé est *inachevé*, s'il est considéré indépendamment de son terme; il est *achevant* ou *non achevant*, s'il est considéré par rapport à son terme, selon son progrès vers son terme.

Cette triple opposition, ancienne, est visualisée par l'arbre ci-après:



(30) Cette opposition, remarquablement, n'est pas universelle; elle est, par exemple absente du russe qui, autre différence, comprend et des morphèmes aspectuels et des morphèmes de temps.

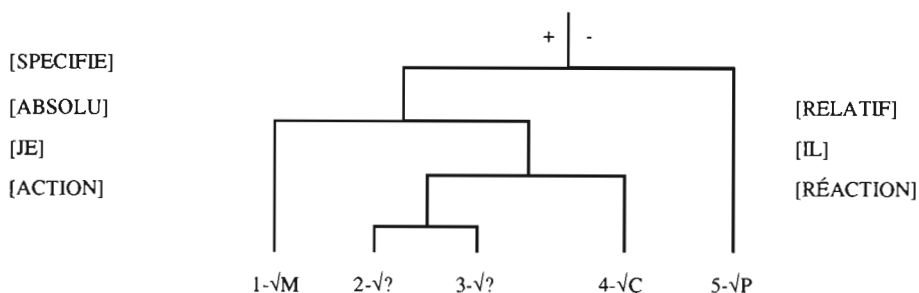
(31) Le *modus* infinitif est le *masdar* de la tradition; le *modus* achevé est le *mâdin*; le *modus* inachevé, le *mudâri*<sup>c</sup>; le *modus* achevant, ou *modus* d'action, le '*ism fâc*'il; le *modus* non achevant, ou *modus* d'état, les *sifat* de figures /fv<sup>c</sup>(: )v:/ (exemples: /sadi:q/, /sid:i:q/).

Cependant le *modus* non achevant, qui est un *modus* d'état, départi de sa relation au temps, demeure dans la langue comme un «accident». Mais la langue, dans la retraite de son système de nomination, ne créant plus de modalités nouvelles, l'«accidence», faute d'un signifiant, n'a été dite que par le sens de l'unité de nomination ainsi détachée du système, ainsi devenue un «adjectif». Et la *res* ancienne, face à l'«adjectif accident», est devenue un «substantif». En conséquence:

- le verbe est entré dans une nouvelle opposition, temporelle, - [passé] vs [non passé] -, impossible référentiellement<sup>32</sup>;
- le *modus* achevant, devenu *modus* «momentané»<sup>33</sup>, forme avec une *res*, «accidente»<sup>34</sup>, un couple désuni.

## 2- L'expression du *modus* «être» de racine monoconsonantique<sup>35</sup>

ARBRE DES MODUS ÊTRE MONOCONSONANTIQUES



(32) Les langues arabes régionales se donnent des morphèmes de futur.

(33) Aura joué en faveur de cette évolution le fait que la modalité de [non achèvement], signifiée jadis par la longueur de la voyelle médiane du paradigme /fa<sup>c</sup>v:l/, pouvait être confondue, parce qu'elle exprime un «temps étal», avec l'absence même de référence au temps: /fa<sup>c</sup>v:l/ sera ainsi devenu une *res* qualificative, un «adjectif»; et l'opposition [achèvement] vs [non achèvement] détruite - la modalité d' [achèvement], jusqu'alors signifiée par la longueur de la voyelle des schèmes partenaires /fa<sup>c</sup>il/ et /maf<sup>c</sup>u:l/, s'est transformée en un morphème temporel, «momentané».

(34) En face de laquelle se met en place le «nom substantif».

(35) Il existe également en arabe, un verbe «être», autrement dit un *modus* personnel, de racine triconsonantique, √k-w-n.

1- l' «être» absolu sert à la production d'assertions qui sont des affirmations absolues<sup>36</sup>.

L' «être» relatif à «je» sert  
ou bien:

2- à l'invocation, l'appel de «je», qui est une action de «je»<sup>37</sup>,  
ou bien:

3- à l'exclamation, qui est une réaction de «je»<sup>38</sup>.

Remarquablement le signifiant commun, √?, de ces deux *modus* est distingué par sa distribution devant la *res* ou après elle.

4- l' «être» relatif à «Il» sert, indépendamment de «Je», à l'expression de l'existence, de l'«être», d'une *res* commune dans une autre *res* à laquelle la phrase l'accorde<sup>39</sup>.

5- le «*modus* général», de racine \*√p, concurrencé par «être» et «faire»<sup>40</sup>, n'a guère d'emploi. Il était sans avenir. Cependant le système l'a produit, nécessairement, comme un *modus* non spécifié<sup>41</sup>.

Une théorie, quand elle naît, d'une intuition ou d'une probabilité, son origine, son hypothèse, est encore en devenir. Cependant le développement de l'arbre conceptuel qu'elle imagine d'abord, est contraint par la structure binaire de celui-ci: il conduit la recherche, méthodique, de ceux des concepts appariés que l'hypothèse recèle et qui restent à découvrir<sup>42</sup>.

(36) Exemple: \*/ʔal:a:h - u + m/ > /ʔal:a:h - u/, «Allâh».

(37) Exemple: /ʔa ʔawla:d - u/, «O enfants!».

(38) Exemple: \*/ʔal ʔawla:d + ʔa/ > /ʔa l ʔawla:d-a/, «les enfants!».

(39) Exemple: /kalb - i - j:/, «être chien», c'est-à-dire «canin, cynique»; dans /kalb - i - j:/, /j:/ est l'avatar de la racine \*√c; /i/ est une voyelle syntagmatique du même timbre de /j/.

(40) «Faire», qui est le partenaire spécifié de «être» est de racine également monoconsonantique, \*√c, devenue /s/ ou /ʔ/ dans certains paradigmes; exemples: /ʔ + a + ʃhad + ta/, «tu as fait que qqn témoigne»; /(?i)s + t-a + ʃhad + ta/, «tu as fait que toi-même sois témoin».

(41) La langue historique ne l'atteste que dans /kajfa/, «comment?», fait sur la racine, \*√p, et sur la racine monoconsonantique, \*√c, représentant la *res* banale; /kajfa/ est la réduction de \*/kaʔacpa/, où /ka/ est le morphème de comparaison et /ʔ/ Le morphème de l'interrogation.

(42) Ainsi le «*modus* général» n'a pu être recherché et découvert que parce que l'arbre binaire des réalisations de «être», qui vient d'être présenté, posait son existence comme une

La création des termes de toutes sortes, qui accompagnent le développement d'un produit, d'une théorie, est une création consciente, néologique.

Le «terme» est le nom que la vulgarisation reprend, par force, dans son discours qui, toujours, est, par nécessité, un discours réducteur. C'est pourquoi la définition du «nom vulgaire» que le terme devient ainsi peut être, éventuellement, confiée au contexte<sup>43</sup>. Cependant le lecteur, quand il est moins savant que l'auteur du texte de vulgarisation, est dans le risque de transformer en un nom commun le «terme» qu'il trouve dans ce texte.

Soit le nom «système».

Dans le tout premier paragraphe de son *Traité des Systèmes*, Condillac<sup>44</sup> avance cette définition générale:

«un système n'est autre chose que la disposition des différentes parties d'un art ou d'une science dans l'ordre où elles se soutiennent toutes mutuellement, et où les dernières s'expliquent par les premières. Celles qui rendent raison des autres, s'appellent principes; et le système est d'autant plus parfait, que les principes sont en plus petit nombre: il est même à souhaiter qu'on les réduise à un seul»<sup>45</sup>.

---

réalisation nécessaire, non spécifiée, face aux réalisations spécifiées, absolue et relatives. Un «système» est une procédure de découverte, le plan probable qui guide le linguiste dans son invention des entités linguistiques.

- (43) Cf. Ad Hermans, «mots et termes en sociologie» (in *Autour de la dénomination, sous la direction de C. Boisson et P. Thoiron, travaux du CRTT*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 1997, pp. 269-278), p. 269: «Le dilemme du «mot vulgaire» et du «mot scientifique», du mot ou du terme, apparaît toujours quand on parle du vocabulaire de la sociologie».
- (44) Etienne Bonnot, abbé de Condillac - 1714-1780 -, a publié sa première version du *traité des systèmes, où l'on en démêle les inconvénients et les avantages*, à la Haye, en 1749. La dernière édition de cet ouvrage préparée par Condillac mais qui ne parut qu'après sa mort, en 1798, a été publiée dans un texte revu par F. Markovits et M. Authier, à Paris, par Fayard, en 1991, dans le *Corpus des œuvres de philosophie en langue française*. Les références renvoient à ce texte. Condillac, cognitiviste, déjà, relève, p. 264: «on ne fera de bons elemens, qu'autant qu'on en prendra les règles dans notre manière de concevoir; car, certainement, si on ne connoît pas l'esprit humain, on ne le conduira pas, ou on le conduira mal».
- (45) Condillac, *traité des systèmes*, p. 1. La théorie linguistique qui est ici soumise au lecteur est tout entière construite sur un seul axiome: le binarisme des premières constructions humaines systématiques.

Cette définition a été citée par Littré, dont Renan était l'ami, en tête de l'article «système» de son dictionnaire.

En 1847, il a vingt-quatre ans, Renan présente au concours du prix volney, «la première esquisse» d'un ouvrage, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, ouvrage, qui sera publié, sous une forme encore incomplète, en 1855<sup>46</sup>.

Chez Renan, souvent «système» semble signifier «problématique»<sup>47</sup> ou «parti pris»<sup>48</sup>. Autrement, il signifie, de façon vague, «organisation», une organisation se réduisant, pour les langues, à la récurrence de constructions syntaxiques, à la reconnaissance des régularités de certains paradigmes, ceux des verbes et des «participes», notamment<sup>49</sup>.

Ferdinand de saussure a «écrit» dans le *Cours* ce texte, devenu célèbre:

«Puisque la langue est un système dont-tous les termes sont solidaires et où la valeur de l'un ne résulte que de la présence simultanée des autres [...] comment se fait-il que la valeur, ainsi définie, se confonde avec la signification, c'est-à-dire avec la contre-partie de l'image auditive? [...] Pour répondre à cette question, constatons d'abord que

(46) Paris, imprimerie impériale, VIII + 499 p.

(47) «Vivre sans un système sur les choses, c'est ne pas vivre une vie d'homme [...] celui qui en face de l'infini ne se voit pas entouré de mystères et de problèmes, celui-là n'est à mes yeux qu'un hébété», «Un système, c'est une épopée sur les choses. Il serait aussi absurde qu'un système renfermât le dernier mot de la réalité qu'il le serait qu'une épopée épuisât le cercle entier de la beauté.» *L'avenir de la science, Pensées de 1848*, publié par fragments jusqu'à la publication du texte complet en 1890 avec un appareil de notes révisé (*Œuvres complètes*, Calmann-Lévy, Tome III, pp. 713-1151), p. 746 et p. 773.

(48) Selon L. Rétat, *Religion et imagination religieuse: leurs formes et rapports dans l'œuvre d'Ernest Renan* (Paris, Klincksieck, 1977, *Collection française et romane*), pp. 52-53: «L'horreur des systèmes, ou de l'exclusivité d'un système, ne semble [...] pas le point d'arrivée d'une pensée mûrie, blasée en sagesse, mais apparaît avec la juvénile contre-sagesse des *Cahiers*».

(49) «Participe: terme ainsi nommé parce que les grammairiens anciens le considéraient comme participant [...] d'une part de la catégorie des noms [...] d'autre part de la catégorie des verbes», J. Marouzeau, *Lexique de la terminologie linguistique* (3e éd., Paris, Vrin, 1961), s.v.; voir aussi, par exemple, K. Togebay, *Structure immanente de la langue française* (2e éd., Paris, Larousse, 1965), P. 165; *per incidens*, une telle définition est a-systématique!



même en dehors de la langue, toutes les valeurs semblent régies par ce principe paradoxal. Elles sont toujours constituées:

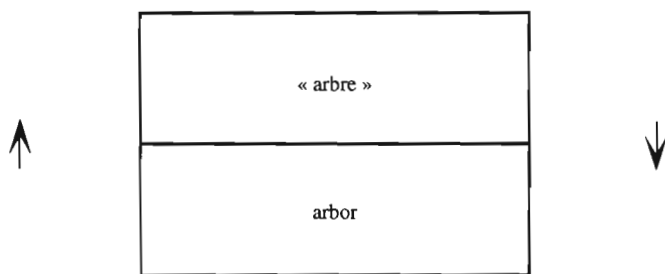
- 1 par une chose *dissemblable* susceptible d'être *échangée* contre celle dont la valeur est à déterminer;
- 2 par des choses *similaires* qu'on peut *comparer* avec celle dont la valeur est en cause [...]

Le français mouton peut avoir la même signification que l'anglais *sheep*, mais non pas la même valeur [...] En parlant d'une pièce de viande apprêtée et servie sur la table, l'anglais dit *mutton* et non *sheep*. La différence de valeur entre *sheep* et *mutton* tient à ce que le premier a à côté de lui un second terme, ce qui n'est pas le cas pour le mot français.

Dans l'intérieur d'une même langue, tous les mots qui expriment des idées voisines se limitent réciproquement»<sup>50</sup>.

«Système» serait à comprendre, ici, à en croire le contexte, comme un ensemble d'éléments entretenant entre eux non pas des rapports organiques mais des rapports sémantiques, c'est-à-dire des rapports déterminés par le monde tel qu'il a été perçu<sup>51</sup>.

Dans la figure fameuse<sup>52</sup>:



(50) F. de Saussure, *Cours de linguistique générale* (éd. Critique préparée par T. de Mauro, Roma-Bari, G. Laterza, 1967, trad. française des notes et commentaires par L.-J. Calvet, Paris, Payot, 1972), pp. 159-160. Cf. L'article «grammaire» de *L'Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot (p. 249 B, tome VII, publié en 1757), cité par S. Aurox, *L'Encyclopédie «grammaire et langue» au XVIII<sup>e</sup> siècle* (p. 95): «Une langue est la totalité des usages propres à une nation pour exprimer les pensées par la voix».

(51) C'est non pas un «système» *stricto sensu* mais un «champ sémantique», tel qu'il a été défini *supra*, et dès lors en tant que tel, un «système ouvert»; cf. K. Bühler, *op. cit.*, p. 290: «Der Wortschatz einer Sprache ist ein offenes System».

(52) *Op. cit.*, p. 99; note 132 de T. de Mauro; F. de Saussure, *Cours de linguistique générale* (édition critique par R. Engler, fascicule 2, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1967), chap.

«arbre» est l'image auditive, acoustique, le «signifiant»; *arbor* est le *signifié* qui, dans la langue latine, correspond à ce signifiant avec sa valeur propre, latine, déterminée par son appartenance au «système» latin.

Clairement, «système», «signifiant», «signifié» nomment dans le *Cours* des entités qui, dans le texte même qui les atteste, sont restées des entités du monde.

En conséquence, on ne saurait douter de l'exactitude de l'observation de Godel qui, le premier, a relevé que le dernier alinéa du *Cours*,

«La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même.»

était la «conclusion des éditeurs»<sup>53</sup>.

Or l'organisation d'une langue ne peut être découverte que si la langue est «envisagée en elle-même et pour elle-même»<sup>54</sup>.

Si cela est, «système» doit être défini, pour les langues, comme une combinatoire<sup>55</sup> finie d'éléments déterminés pour lui, téléologi-

IV, «La Valeur linguistique». T. de Mauro, relève, pertinemment, *loc. cit.*, que la figure «avec le dessin de l'arbre, a été ajoutée» de même que les flèches.

- (53) *Cours de linguistique générale*, p. 317 de l'éd. Payot. Voir la note 305 de T. de Mauro et son long commentaire, hors redéfinition de ces trois termes: «Rien dans les sources manuscrites ne montre que Saussure ait prononcé cette célèbre phrase, et évidemment encore moins qu'elle représente «l'idée fondamentale» de son enseignement». Ce que l'examen du texte du *Cours* révèle clairement. Voir également sur «l'épistémologie saussurienne et la constitution d'une linguistique générale» J.-L. Chiss et C. Puech, *Fondations de la linguistique, Études d'histoire et d'épistémologie*, 2e éd., Louvain-la-Neuve, Duculot, 1997, *Champs linguistiques*.
- (54) La langue «envisagée en elle-même et pour elle-même» fait l'objet, précisément, de la «linguistique interne» (dite aussi linguistique «immanente»), qu'il conviendrait de distinguer de la «linguistique externe»; l'emploi indifférencié de «linguistique» amène à confondre ce qui est fait de langue et ce qui est fait référentiel. Ainsi dans le livre, remarquable, de G. Kleiber, *La sémantique du prototype*, «sémantique» et «linguistique» sont donnés comme équivalents, p. 23 et *passim*.
- (55) Cf. Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines - Ouvrage où l'on réduit à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement* (1746, publié avec notices biographiques et bibliographique par Raymond Lenoir, Paris, Armand Colin, 1924), p. 63:

quement<sup>56</sup>, en sorte qu'il puisse exister lui-même comme une entité cohérente<sup>57</sup>, la cohérence de tout système étant la condition vitale de sa créativité, qui est sa fin, c'est-à-dire le projet qu'il doit réaliser, qu'il ne pourrait réaliser autrement sans changer<sup>58</sup>.

Le concept de système linguistique, ainsi défini, implique, avec le concept de relation, les deux concepts biunivoques de «signifiant» et de «signifié», le «signifié» étant un sens du système<sup>59</sup> et non pas du monde même s'il se trouve coïncider avec lui<sup>60</sup>.

Ainsi redéfinis, «système», «relation», «signifiant», «signifié», sont des «noms conceptuels».

Mais Ferdinand de Saussure s'est laissé aller à donner le nom «langue» à ce qu'il aurait dû nommer «système». Ce nom commun, «langue», que le français lui offrait, Ferdinand de Saussure n'aurait pas dû le retenir, en face de «parole». Ce faisant, il a inventé l'opposition la plus fameuse de l'histoire de la linguistique, mais il l'a constituée dans l'imprécision, une imprécision dommageable.

«Nous ne créons pas proprement des idées, nous ne faisons que combiner, par des compositions et des décompositions, celles que nous recevons par les sens. L'invention consiste à savoir faire des combinaisons neuves».

- (56) Cette unité est par lui, d'un même mouvement, nommée dans sa langue. «On use à bon droit du jugement téléologique, du moins problématiquement, dans l'étude de la nature; mais ce n'est que pour la soumettre, suivant l'analogie avec la causalité finale, aux principes de l'observation et de la recherche sans prétendre l'expliquer par là», Kant, *Critique de la faculté de juger* (*Kritik der Urteilkraft*, 1790), 7e tirage, Paris, J. Vrin, 1986, p. 182. Voir encore, p. 192: «Pour une chose en tant que fin naturelle on exige *premièrement* que les parties (selon leur existence et leur forme) ne soient possibles que par leur relation au tout [...] Mais si une chose, en tant que produit naturel, doit envelopper en elle-même et en sa possibilité interne une relation à des fins, c'est-à-dire être possible simplement en tant que fin naturelle et sans la causalité des concepts d'un être raisonnable lui étant extérieur, il faut *deuxièmement* que les parties de cette chose se lient dans l'unité d'un tout, en étant réciproquement les unes par rapport aux autres cause et effet de leur forme».
- (57) Est une «entité» toute unité inventée par l'homme dans l'univers de ses possibles.
- (58) Cf. G. Mounin, «Définitions récentes du langage» (dans *Diogène*, n° 31, 1960, pp. 99-112).
- (59) Cette définition est donc partiellement différente de celle donnée par F. Rastier, *op. cit.*, p. 103: «Dire qu'un signifié linguistique est relatif à une langue définie comme système, c'est dire qu'il s'analyse exhaustivement en relations d'oppositions».
- (60) Ainsi «mâle», «femelle», qui deviendront «masculin», «féminin».

L'on voit bien, à travers ces exemples, que le mot «terme» tient deux rôles: le rôle d'un «nom savant», rigoureusement défini, et le rôle d'un «nom vulgaire», défini lâchement.

Il conviendrait de les distinguer.

Et l'on voit bien que la dichotomie {«signifiant» vs «signifié»}, si elle doit être répétée dans une autre tentative de structuration sémantique des «noms», ne peut être répétée dans le cadre même de la langue, car la systématique de la nomination est monopolisée, épuisée, par le système de nomination propre à chaque langue. Reste l'extra-linguistique, le «monde». Toute autre structuration qui serait éventuellement reconnue ne peut être qu'une structuration du monde telle, évidemment, qu'elle est perçue par l'*homo loquens*; elle est référentielle; elle ne peut être que référentielle.

Les tentatives de Hjelmslev d'abord<sup>61</sup>, puis de Prieto<sup>62</sup>, d'établir, en langue, une double structuration, isomorphe, substance et forme, et dans les sons et dans les sens, ne pouvaient aboutir.

En effet, les «particules de sens» qui, dans les unités de nomination seraient isomorphes aux «unités sonores», joueraient dans ces unités de nomination, le même rôle des modalités du système de nomination de la langue. Mais, portées par des signifiants, elles appartiendraient à ce système. Et sinon, elles ne peuvent exister.

Au demeurant, ces particules de sens, si elles existaient, seraient les noms d'une *lingua mentis* grosse de tous les mondes possibles. Cette *lingua mentis* chimérique serait le «dernier mot» sur le monde<sup>63</sup>.

(61) Cf. L. Hjelmslev, «La stratification du langage», in *Word*, 10, pp. 163-188, repris dans *Essais linguistiques* (Paris, Editions de Minuit, 1971, *Arguments*), pp. 45-77. L'éminent linguiste danois y affine sa présentation en quatre «strates» de l'organisation des langues: «substance» et «forme» de l'«expression» (ou «signifiant») et du «contenu» (ou «signifié»).

(62) Cf. L. J. Prieto, «Signe articulé et signe proportionnel», in *BSL*, 1954/1, pp. 134-143, corrigé par «D'une asymétrie entre le plan de l'expression et le plan du contenu de la langue» (in *BSL*, 1957-1958/1, pp. 86-95), où la phrase, simplement définie comme «l'énoncé complet minimum», est examinée sous ses deux «faces» (asymétriques), «signifiante» et «signifiée».

(63) Si cette *lingua mentis* est une combinatoire d'unités de pensée, déjà données comme autant de symboles, leur combinaison machinale révélerait et arrêterait le monde.

La fabrication de telles particules de sens a été tentée. Exemple de ces vaines tentatives, l'effort de J. Wilkins, auteur d'un *Essay toward a real character, and a philosophical language*, publié en 1688, qui a fait une proposition précise, illustrée par la citation suivante: «Se (De) significa Elemento, allora (Deb) deve significare la prima differenza; la quale (secondo le Tavole) è Fuoco: e (Debα) denoterà la prima specie, che è Fiamma. (Det) sarà la quinta differenza sotto il Genere che è Meteora che Appare; (Detα) la prima specie, e cioè Arcobaleno; (Deta) la seconda, e cioè Alone»<sup>64</sup>.

À l'évidence, la «sémantique du prototype», «standard» ou «étendue» est, une sémantique référentielle<sup>65</sup>.

L'hypothèse d'une *lingua mentis* est démentie par la naïveté de la première saisie humaine du monde, une saisie, au demeurant, toujours en deçà de l'identité des entités inventées par l'homme dans le monde. Est notoire dans la culture arabe la quête machinale d'idées nouvelles tentée par Qudâma b. Za'far (historien, philologue, critique et rhétoricien; mort entre les années 320/932 et 337/948) dans son *zawâhir al-'alfâd* (éd. CAbd al-Hamîd, le Caire, 1350/1932), pp. 3-8: les constituants d'une phrase choisie sont systématiquement réordonnés suivant leurs combinaisons linguistiquement recevables; les sens ainsi produits sont triés au fur et à mesure. Descartes a écrit, à la fin de sa lettre célèbre, du 20 novembre 1629, à Mersenne: «Et si quelqu'un avait bien expliqué quelles sont les idées simples qui sont en l'imagination des hommes, desquelles se compose tout ce qu'ils pensent, & que cela fût reçu par tout le monde, j'oserais espérer ensuite une langue universelle fort aisée à apprendre, à prononcer & à écrire, & ce qui est le principal, qui aiderait au jugement, lui représentant si distinctement toutes choses, qu'il lui serait presque impossible de se tromper.» (in *Œuvres de Descartes*, publiées par C. Adam et P. Tannery, *Correspondances*, tome I, Paris, Vrin, 1969, pp. 76-82).

(64) Cité par U. Eco: *La Ricerca della lingua perfetta* (Roma-Bari, Laterza, 1993), chapitre 12. F. Rastier, *op. cit.*, cite, p. 64, les nombres divers, non limitatifs, des «primitives» de onze à mille environ.

(65) On peut faire une lecture du livre cité de G. Kleiber, *La sémantique du prototype*, comme l'illustration même d'une perception «naïve» du référent; voir, par exemple pp. 40, 68, 91, 96-97 (où la nomination ressort comme une opération métonymique), p. 105 (où le lien qui unit la sémantique du prototype à la quantification est déterminé, sans plus, par une «majorité»; ainsi «la sémantique du prototype rend compte du flou d'applicabilité référentielle»), p. 112 («la division du monde en choses «nommées» [...] obéit [...] aussi à une structuration objective de la réalité»), p. 113 («Ce ne sont pas n'importe quels traits qui se trouvent choisis: ils sont sous la dépendance de la structure du monde perçu et de l'interactionnalité»), p. 115, p. 116 («les résultats [de la version standard de la théorie du prototype] (ré)habilitent une sémantique, qui, tout en ne se confondant pas avec eux, n'a plus peur des phénomènes référentiels ni de la dimension humaine (*human-sized features*) des traits»), p. 124-5 («toutes les catégories de référents

Hors système, un nom ne peut être qu'une unité sociale et par là une unité conditionnée historiquement, diversement, une unité floue.

### III- LA TRADUCTION

La linguistique, quand elle s'applique au système de nomination d'une langue, comme elle en reconnaît et dénombre les ressources, en montre les possibilités limitées et par là que tout «nom» s'emploie comme une entité textuelle.

Quand elle s'applique au système de communication de la langue, de même, elle en montre, objectivement, les ressources, signifiants et signifiés.

Ainsi dans le vers, de mètre *mazzû' al-kâmil*<sup>66</sup>, de <sup>c</sup>Ubayd Allâh b. Qays ar-Ruqayyât<sup>67</sup>:

/wa jaqlna *sajb-u-n* qad ʕala: \* ka qad kabirta fa cultu ʔin:ah/

Le syntagme /*sajb-u-n*/, «canitie», est une phrase absolue, que le traducteur doit avoir reconnue; les femmes, en assertant la «canitie» du poète, affirment son âge, irréfutablement, et qu'il ne saurait être leur amant; la canitie est une «quittance d'amour»<sup>68</sup>.

«Elles: "la canitie. Voici qu'elle te couvre. Tu as vieilli."...

---

ne se prêtent pas aisément à un traitement prototypique», pp. 128, 130, 143, 151 («seule échappe encore au naufrage, en même temps que l'idée du prototype comme phénomène superficiel, la thèse de l'impossibilité de rendre compte des catégories au moyen des conditions nécessaires et suffisantes [...] Comment alors expliquer le regroupement dans une même catégorie d'entités différentes? En conservant l'idée de ressemblance de famille [...] La théorie de la ressemblance de famille est un modèle qui prévoit seulement, mais n'exige pas, que les membres d'une même catégorie puissent n'avoir aucun trait en commun), p. 160 («il suffit que chaque membre de la catégorie partage au moins une propriété avec un autre membre de la catégorie), p. 162 («la voie est ouverte à une conception éclatée de la catégorie»), pp. 179, 181.

(66) Le vers est cité par le grammairien du IIe/VIIIe s., Sîbawayhi, dans son *Kitâb* (le Caire, éd. Hârûn, 1385-1397/1966-1977), vol. III, p. 151 et vol. IV, p. 162; /ʔin:ah/ est la forme pausale de /ʔin:a/, translatée en expansion complétive.

(67) Ibn Qays ar-Ruqayyât: poète né à la Mekke vers 610/631, mort, très âgé, en Egypte.

(68) «On dit proverbialement, que [...] les cheveux gris sont des quittances d'amour, pour dire qu'on ne doit plus songer à la galanterie en cet estat», A. Furetière, *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts* (2e éd., 1727).

L'amant est ainsi contraint de renoncer, de répondre par une phrase, qui est une autre application identique:

«Certes.»

Souvent, le traducteur n'est guère linguiste. Sa grammaire préférée est une grammaire référentielle; c'est, par exemple la *Grammaire française* d'Albert Hamon qui distingue, entre autres, les «compléments circonstanciels» d'«accompagnement», «de but», «de cause», «de comparaison», «de concession», «d'échange», «de lieu (où l'on est / où l'on va / d'où l'on vient / par où l'on passe)», «de manière», «de moyen», «d'opposition», «de la partie», «de point de vue», «de prix», «de provenance», «de propos», «de répartition», «de temps»<sup>69</sup>.

Les noms savants se traduisent ou se transportent, à l'instar des noms propres, de langue en langue, avec l'escorte de leurs définitions qui les assurent.

La traduction est là une traduction mot à mot, une application identique.

---

(69) A. Hamon, *Grammaire française*, pour la Classe de 6e, Paris, Classiques hachette, 1959. Seule la destruction, au cours du temps, de l'identité linguistique propre à telle entité de la langue fonde la légitimité du transfert de l'étude du linguiste de la seule mécanique du système, qui ne connaît que les capacités phonatoires et perceptuelles de l'*homo loquens*, à une «psycho-mécanique»; le terme désigne dans l'œuvre de G. Guillaume, son inventeur, «l'étude des opérations de pensée ressortissant au mécanisme de l'esprit et créatrices de systèmes de langue». *Per incidens*, l'expression «système de systèmes» n'a pas, généralement, chez les linguistes, le sens qui lui est donné ici. Ainsi son premier auteur, G. Guillaume a inventé entre les systèmes non pas des rapports d'*interdépendance* mais des rapports de *dépendance*; en outre, ces systèmes, pour lui, ne sont pas «jumeaux» mais le produit d'«une systématisation réciproquement relative de systèmes partiels ayant réussi à s'individualiser en elle». Voir également l'article sceptique de M. Stanesco, «L'axiomatique structuraliste et la recherche du système des systèmes» (in *Cahiers de linguistique théorique et appliquée*, vol. XIV/2, 1977, pp. 189-194); la réflexion générale d'A. Berrendonner, in A. Berrendonner, M. Le guern, G. Puech, *Principes de grammaire polylectale* (Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1983), pp. 9-28; l'étude d'E. Coseriu, *Sistema, Norma y Habla* (Montevideo, 1952, pp. 113-177); l'article d'A. Heinz, «Zur Struktur des Sprachsystem» (in *Symbolae linguisticae in honorem Georgi Kurylowicz*, Wrocław-Warszawa-Kraków, 1965, pp. 120-130); voir A. Roman, *Systématique de la langue arabe* (à paraître aux Presses Universitaires de Lyon), l'avant-propos.

L'on connaît la reconnaissance par la tradition grammaticale arabe de la phrase /dahaba zayd-u-n/, «zayd est parti», comme une phrase sémantiquement minimale et par là comme l'un des types de la phrase, *zumla*, minimale<sup>70</sup>. Les grammairiens arabes anciens ont été portés à désigner par *fiʿl* le verbe de cette phrase: en effet, /faʿala/, dont /fiʿl/ est le *masdar*, précisément le *modus* infinitif de même racine, comme il signifie «faire», peut servir de pro-verbe; et ils ont été portés par la morphologie de la langue à désigner par *fāʿil* le «nom» qui est dans les *zumla* de ce type son compagnon nécessaire. Comment traduire *fāʿil*? En langue, il signifie «agent», «opérateur». Or le *fāʿil* n'est pas toujours l'agent, l'opérateur du *modus* signifié par le verbe; cela évident dans la *zumla* /ma:ta zayd-u-n/, «zayd est mort»; dans /dahaba zayd-u-n/, le *fāʿil* est l'agent du *fiʿl*; dans /ma:ta zayd-u-n/, il en est le lieu. Ainsi tantôt le *fāʿil* fait le *fiʿl*, tantôt il est, pour ainsi dire, fait par lui. Il est régulièrement le «protagoniste du verbe».

Les noms communs, on l'a vu, sont inséparables des textes dans lesquels ils prennent leurs sens. Ce sont des «noms textuels».

Quand les noms sont communs, la traduction doit réaliser une application identique de textes, une mise en correspondance d'expériences globales, autrement dit une opération de mise en correspondance d'applications identiques, globalement semblables<sup>71</sup>.

En voici un exemple extrême.

Le souhait de chance peut être en français exprimé, simplement, par la formule «bonne chance!». En arabe contemporain, «bonne chance!» Se dit, «mot à mot», par le calque, profane, /hadd-a-n saʿi:d-a-n/, qui prend la place de l'expression ancienne /waf:ʾaqa ka l:a:h-u/, «qu'Allāh t'assiste!». La formule anglaise «Good luck!» est aussi un équivalent, «mot à mot», de «Bonne chance!». Mais «All the best» échappe à la traduction «mot à mot». Quant aux antiphrases, elles s'échappent en tout sens. L'Allemand dit: «Hals- und Beinbruch»,

(70) Cette définition sémantique de la phrase ne coïncide pas avec sa définition structurelle, seule recevable; voir A. Roman, *op. cit.*, le chapitre II, «La phrase».

(71) Cf. E. A. Nida & C. R. Traber, *The Theory and Practice of Translation*, [1969], Leiden, E. J. Brill, 1982.



«Rompez-vous le cou, brisez-vous les jambes!»<sup>72</sup>. L'Italien: «In bocca al lupo», «Dans la gueule du loup»<sup>73</sup>. Le Russe: «Ni puxa, ni piera», «Ni duvet, ni plume!»...

Cet exemple extrême est aussi un cas particulier de phraséologie. Cette «dénomination idiomatique», est, telle quelle, stockée dans la mémoire du locuteur, du traducteur donc. Elle «n'est pas inférée à partir de ses constituants chaque fois qu'elle est employée en situation discursive»<sup>74</sup>.

Le traducteur est bien un homme de mémoire, un homme textuel!

#### IV- CONCLUSION

La langue n'est que la matrice des «mots», des syntagmes et des phrases.

Le sens verbalisé en phrase est conçu hors langue. L'agencement des phrases en texte est un processus qui se réalise hors langue.

Des quatre systèmes qui constituent la langue en un système de systèmes, les systèmes des phonèmes et des syllabes, organisent sa *materia prima vocale*. Ils ne participent pas du sens.

Quant au système de nomination, sa ruine progressive fait apparaître de plus en plus chaque unité de nomination comme le signifiant d'un sens qui s'établit hors structuration, c'est-à-dire comme un sens absolu, «chaise»...

Ainsi les sens lexicaux achèvent leur indépendance d'un système de nomination auquel ils n'étaient attachés, lâchement, que par ses modalités et, dans une mesure moindre, par ses racines. Au demeurant, celles-ci, d'une part, ne sont pas des données immédiates du système de nomination et, d'autre part, ont une extension sémantique telle qu'elles permettent des créations sémantiques fort diverses.

(72) Plus simplement, «viel Glück!», Où «viel», dénote non pas une qualité mais une quantité.

(73) Plus simplement, «Buena fortuna!», parallèle à l'espagnol «Buena suerte!», ou «(Tanti) auguri!».

(74) C. Hegedüs-Lambert, «La dénomination idiomatique», (in *Autour de la dénomination*, pp. 107-120), p. 110. Voir également, pp. 221-239, l'article de X. Lelubre, «Terminologie scientifique: entre le phraséologisme et l'unité terminologique complexe».

Le quatrième système, le système de communication construit la mise en rapport des unités de nomination en les reliant par ses relations propres, biunivoque et univoques<sup>75</sup>, éventuellement spécifiées par des modaux, des coordonnants, des subordonnants. Ces trois relations, leurs spécificateurs, sont, restent, des unités systématiques composées, régulièrement, par l'assemblage d'un signifiant et d'un signifié. Leur apport sémantique, secondaire, est mince. En revanche, chaque relation, spécifiée ou non, comme elle sert, systématiquement, à la mise en place dans une phrase des unités de nomination qui la constituent, compose le sens de cette phrase. Cependant, cette organisation interne est souvent réinterprétée comme étant le calque d'une expérience.

Si l'organisation d'une langue historique donnée est réduite à sa «phonologie»<sup>76</sup> et à sa «syntaxe», elle ne saurait donc être considérée, en elle-même, comme un facteur primordial de sens. Et, dès lors, sauf erreur sur son appréhension, elle ne saurait intéresser le philosophe. Le silence de Kant<sup>77</sup>.

---

(75) Le système de communication, dès lors qu'il serait organisé binaires, impliquerait, par là-même, la relation reliant ses deux premiers éléments fondamentaux, accouplés par lui indissociablement, et, de ce fait, également. Le système de communication, dès lors qu'il serait binaire, produirait face à cette relation biunivoque, fondamentale, deux relations univoques: l'une égalitaire, la «coordination»; l'autre non égalitaire, la «subordination». Ces trois relations, dès lors qu'elles sont, seules, possibles, et nécessaires, seraient donc communes à toutes les langues. L'organisation qu'elles constituent serait universelle.

(76) Phonèmes et syllabes.

(77) Cf. T. Mauro, *Introduzione alla semantica* (Roma-Bari, Laterza, [1965], 1989), chap. II, § 4, qui avance, comme une hypothèse, du silence de Kant sur la langue l'explication suivante: «[Kant] comprese che non si poteva, come Leibniz aveva fatto [...], sottolineare la funzione creativa del parlare e, nello stesso tempo, cercare di salvare l'istanza d'una ragione soprastorica il cui funzionamento sarebbe stato chiarito meglio dall'intendere nella loro storicità le forme linguistiche [...] Sviluppando le considerazioni leibniziane sul linguaggio, la sola conclusione coerente era il neonominalismo di Berkeley e Hume, la radicale negazione di ogni idea a priori e di ogni ragione metaempirica. O correre il rischio di questa strada, al cui termine si rischia di trovare l'irrazionale, lo scetticismo, per evitare il quale Aristotele era sospinto a concepire le forme linguistiche come puri «caratterismi» [cioè designazioni dei concetti per mezzo di segni sensibili concomitanti che non contengono nulla che appartenga all'intuizione dell'oggetto]; oppure restare sulla strada di Aristotele e compiere il tentativo supremo di autofondazione della ragione. Kant ha scelto evidentemente questa seconda strada» (p. 75, 80 sq.).